

C'est vraiment très étrange mes souvenirs d'après cette seconde perte de conscience sont encore plus flous que ceux qui ont suivi la première – inutile, bien sûr, de reparler de ceux d'avant celle-là. En vérité, le temps correspondant à cette époque, celle que j'appelle *le commencement de ma vie active*, m'apparaît comme un rêve des plus nébuleux. C'est ensuite que débute le véritable cauchemar.

Je me revois dans la mesure de Maé Neña. Je la retrouverai toujours intacte dans ma mémoire, cette cahute d'une seule pièce dont les murs étaient faits de morceaux de panneaux publicitaires, vantant Coca-Cola et Microsoft, recouverts d'une grande pièce de toile goudronnée en guise de toit. Percée par endroits, elle tenait avec des chevilles et n'avait jamais connu d'autre réparateur que Maé Neña elle-même.

– Elle est à moitié dingue, la vieille, me confia plus tard Emilio. Elle a perdu son mari, puis trois de ses gosses, l'un après l'autre. Elle ramasse tous les paumés qu'elle peut trouver, surtout les mômes. Ce jour-là, on peut dire que t'es bien tombé !

C'était vrai. Ça l'a toujours été. J'ai été le premier enfant de Maé Neña depuis plusieurs années, c'est-à-dire le seul qui soit toujours revenu la voir. Elle en a eu beaucoup d'autres, par la suite tous ceux qui ont échoué près de chez elle, bien sûr.

Je reverrai toujours dans mon esprit son visage si noir de peau qu'il faisait disparaître les rides et rendait l'opulente chevelure blanche plus éclatante encore, et aussi ses mains courtaudes, aptes à tous les travaux. Cette tête léonine savait sourire, ces mains renforcées par le temps et les tâches savaient aimer, en prodiguant, l'une le réconfort débonnaire, les autres les gestes indispensables pour soulager, soigner, tranquilliser. Le seul bon et beau souvenir durant près de sept années...

Le physique de Maé Neña accusait surtout la présence du sang noir dans ses veines, bien qu'elle fut une *zamba*³, ce qui la condamnait au mépris le plus total de la part de n'importe quelle communauté, dans tout le Brésil et même ailleurs sur le continent. Son mari était un Blanc, paraît-il. On dit au *morro* qu'il était tellement saoul d'ordinaire qu'il ne s'était rendu compte de rien, le jour où il avait épousé une *zamba*. Durant les quinze années qu'avait duré leur indéfinissable vie commune, il n'avait

³ *Zamba* (masculin *zambo*) métis(se) de Noir et d'Indien, au Brésil.

cessé de la battre que pour mieux l'injurier « *Sale zamba ! Je vais te crever ! Sale zamba !* » Tel était son refrain favori, même dans les cas rarissimes où il était à jeun. Le matin de sa mort – disons plutôt de sa disparition –, il lui avait flanqué une branlée à la laisser sur le carreau. Son fils aîné l'avait trouvée par terre, assommée. Ranimée à grande eau, Maé Neña avait eu un éclair de joie dans ses yeux à l'instant où elle les rouvrait

– Enfin, c'est fini ! Avait-elle prononcé.

Tout le monde avait compris en ne voyant pas revenir sa peu reluisante moitié. Les trois garçons eux-mêmes avaient respiré un grand coup. Puis, ils avaient disparu eux aussi, chacun à son tour, à un an d'intervalle. Depuis, Maé Neña s'occupait des gosses abandonnés, battus, blessés, comme une bourgeoise eût recueilli les chiens errants, les chats faméliques et les oiseaux tombés du nid. Et moi, j'étais tombé juste devant chez elle. Je ne peux pas dire devant sa porte, car, de porte, il n'y en avait jamais eu devant sa mesure parée des symboles de l'impérialisme commercial US. Tout le monde entrait chez elle. Je devais être le seul à y rester à dater de ce jour – inutile de m'en demander la date précise.

Ni ce qu'elle me fit, quels soins particuliers elle me prodigua, combien de temps je passai dans sa cahute. Si vous êtes reporter et qu'on vous le demande un jour, faites donc comme moi dites que vous n'en savez rien, même si c'est contraire à votre déontologie.

Tout ce dont je me souviens, dès que je fus suffisamment vaillant pour supporter la station debout normale, c'est que je m'étais retrouvé nu comme un de ces gros vers rosâtres qui prolifèrent dans les favelas, comme toute vermine sait croître, multiplier et engraisser dans les bas-fonds des plus prestigieuses cités. Mon costume blanc avait disparu. J'eus alors une parole saugrenue

– Il faut que je sorte pour m'acheter des vêtements et des chaussures !

Le grand rire de Maé Neña, éclatant comme la chute où finissent tous ces rios qui servent de tentacules à l'Amazonie, résonne encore dans mes oreilles, après ces trente années. Non qu'elle se fût moquée de moi trop gentille, trop maternelle pour ça. Simplement, elle s'amusait beaucoup qu'il lui eût été donné d'entendre ce qui, au sein du *morro*, passait pour une énormité. Des vêtements, passe encore. Des chaussures, certes, ça existe, mais c'est bon pour les pékins. Quant à *acheter* ! C'est un terme tabou dans ce milieu. Personne n'achète rien tout le monde prend, vole, arrache, conquiert, remporte, gagne parfois et perd souvent pour mieux

reprendre, voler, arracher, reconquérir et remporter de nouveau. De toute façon, même ici, on sait que pour acheter, il faut de l'argent. Je n'en avais plus puisque je me retrouvais plus pauvre que Job, sans même un tas de fumier à moi – je ne pouvais pas même revendiquer la propriété du tas d'ordures qui avait vu mon arrivée dans la favela. D'ailleurs, je me souvenais très bien d'avoir possédé des vêtements de gosse de riches, c'est pourquoi ma nudité d'alors n'avait, en vérité, rien de surprenant.

Cependant, le fait d'avoir pensé à réaliser un *achat*, de vêtements et de chaussures par-dessus le marché, était une nouvelle preuve que la favela n'avait rien à voir avec le milieu dont j'étais issu – j'ai failli écrire « avec ma vie antérieure », en donnant à cette expression tout le sens mystique qu'elle peut renfermer.

Maé Neña eut à peine le temps de m'expliquer qu'elle n'avait évidemment pas pu s'opposer au dépouillement intégral de ma personne

– Tu sais, ici, quand quelqu'un se trouve dans l'état où tu étais, il ne peut rien garder pour lui, sauf ce qui est attaché à son corps... Et encore, pas toujours ! Mais toi, tu n'as pas eu le temps de te faire des ennemis c'est pour ça que tu ne les as pas perdus !

Pas perdu quoi ? Maé Neña ne me le dit pas Emilio venait de s'encadrer dans l'entrée. Il pénétra dans la mesure comme chez lui. Emilio était partout chez lui. Maé Neña se taisait tant qu'il se trouvait à moins de trente pas d'elle. Ce n'est pas qu'elle le craignît outre mesure simplement, elle estimait qu'il n'était pas digne de l'entendre parler. Elle lui refusait tacitement cet honneur.

– Toi, le *Senhorzinho*⁴, tu mets ça et tu t'amènes. *Depressa*⁵.

En même temps qu'il lançait cette brève et péremptoire injonction, il lorgnait sans aucune gêne ce que, comme disait Mãe Neña, je n'avais pas perdu. Je compris alors de quoi il s'agissait en voyant ses yeux s'attarder complaisamment sur cette partie de ma personne. Dans un commerce comme le sien, *cela* vaut de l'or, ainsi que je devais le découvrir très bientôt.

Il fallait d'abord, néanmoins, que je m'habille. « *Tu mets ça* » signifiait que je devais enfiler ce short et cette chemisette de toile incolore, tenant par une seule ceinture de cuir brut et pas trop haillonneux ni trop répugnants ; c'était ma tenue de « sortie », en quelque sorte. Plus tard, en effet, quand je ne « sortais » pas, je dus revêtir une simple culotte issue

⁴ Approximativement « petit Monsieur ».

⁵ Vite.

d'un vieux jean coupé au ras des fesses et un tee-shirt luisant de crasse telle fut ma vêtue quotidienne pendant plusieurs mois. Pas de sous-vêtements un luxe de riches. Et surtout pas avec la tenue de sortie *cela* pouvait balloter, bouger librement dans la culotte, tant mieux, ce n'était pas fait pour être caché. Au contraire, c'eût été mauvais pour le commerce, pour ce premier emploi auquel mon *Protector* me destinait. Pas de chaussettes non plus, mais une paire d'espadrilles dépareillées elles seules furent vraiment les bienvenues pour mes pieds encore couverts de pansements.

Je dus suivre Emilio dans plusieurs venelles tortueuses et malodorantes. Les nombreux passants ne faisaient guère attention à nous, à part des gosses demi-nus, ou complètement pour les plus jeunes, qui tentaient de s'agglutiner autour d'Emilio. Lui, dégingandé, mais musculeux, se frayait un passage à coups de taloches, sans que personne ne se plaignît on eût dit de jeunes chiens heureux de lécher la main qui les frappait.

Nous arrivâmes ainsi jusqu'au bas du *morro*. Là, commençait un autre quartier, plus propre, un peu moins peuplé.

– C'est là que tu travailleras, m'expliqua Emilio. Avec tes manières de *Senhorzinho*, tu es fait pour des endroits comme ça.

– Je pourrai manger ? Demandai-je.

– Si tu travailles bien.

À ce moment-là, j'aurais accompli n'importe quelle tâche, car je venais de découvrir que j'avais une faim de carnassier !

À l'entrée de ce nouveau quartier qui s'appelait *la Rocinha*, une fille attendait visiblement l'arrivée d'Emilio car elle se leva tout de suite, épousseta d'une main sa jupe ultra courte et se hâta de coller sa bouche grasse de rouge à bon marché sur celle du grand gars. Elle semblait à peine plus vieille que moi et un peu plus jeune qu'Emilio, auquel je donnais 25 ans au maximum. Sa façon de se lover contre lui avait quelque chose de reptilien qui me submergea de dégoût, au point que je détournai la tête.

Emilio me força à la ramener vers lui et sa compagne, en m'attrapant par les cheveux

– C'est *Senhorzinho*, un nouveau, me présenta-t-il.

– Il est mûr ? demanda-t-elle.

– Non, sûrement pas.

– T'as pas l'air de savoir ?

– On le verra à l'œuvre.

– Les clients ne vont pas aimer.

D'une bourrade, Emilio signifia à la fille de se taire et de nous suivre. J'appris plus tard qu'elle s'appelait Zeca. Elle travaillait avec Emilio depuis trois ans. La *Rocinha* était son secteur. Il devait aussi devenir le mien. Emilio plaçait toujours ses « employés » avec beaucoup de bon sens.

Et le travail ? Il devait se dérouler au premier étage d'un petit hôtel pas trop cradingue. Le patron nous avait laissé entrer sans un mot, me jetant seulement un regard qui m'avait semblé sinon accueillant, du moins approbateur.

– C'est là qu'on va travailler ? Osai-je demander. Et c'est là qu'on mange ?

La poigne sèche et vigoureuse d'Emilio me saisit au collet

– Toi, tu la fermes ! Pas un mot tant que je ne t'ai rien demandé, pigé ?

Il leva l'un de ses battoirs redoutables pour me gifler. Zeca osa retenir son bras

– Ne l'abîme pas le premier jour, ça ferait mauvaise impression.

Je m'attendais à ce qu'elle reçût la gifle à ma place, mais Emilio n'abîmait jamais sa meilleure marchandise. Il se contenta de plonger sa grande main sèche dans l'échancrure très révélatrice du corsage de Zeca pour lui pincer violemment le sein droit. Elle n'émit pas un cri, juste une grimace douloureuse.

Le *Protector* me poussa en avant et nous gravâmes un escalier, jusqu'à ce fameux premier étage. Je découvris un étroit corridor, encombré de filles trop peintes, trop légèrement vêtues, même compte tenu de la touffeur ambiante. Les chambres n'avaient pas toutes une porte. J'eus la curiosité de jeter un œil par l'une de ces entrées béantes, pour découvrir ce que mon imagination avait déjà compris. Une imagination déjà instruite de ces choses, mais qui les rejetait d'avance, au point d'en refuser l'éventualité, bien qu'elle se fût faite de plus en plus évidente au cours de cette « promenade » en compagnie d'Emilio, puis de Zeca. Elle-même avait tout à fait la dégaine de l'emploi, ce qui n'était pas peu dire en ce qui la concernait.

Ce fut elle qui, s'apercevant la première de ma réaction, me poussa par les épaules, sans brutalité, mais avec fermeté, me forçant à regarder les soubresauts du couple enlacé sur ce qui tenait lieu de lit un simple matelas plutôt crasseux.

– C’est Carlotta, ma meilleure copine, m’expliqua-t-elle. T’as vu, elle est sacrément douée ! Regarde comme elle sait faire jouir le client !

Elle était d’ailleurs si douée, cette Carlotta, qu’elle pouvait faire plusieurs choses à la fois, comme nous lancer un clin d’œil et nous faire un petit signe de la main tandis que son client, qui ainsi nous tournait le dos, s’évertuait à assouvir sur elle son plaisir pervers.

– Amenez-vous, on est à la bourre !

Emilio n’avait pas de montre, mais savait mystérieusement calculer le temps et déterminer l’heure. Il nous conduisit à une chambre qui, celle-là, possédait une porte. Je ne sais pourquoi, ce fait me rasséra quelque peu, alors que je sentais une sueur malsaine mouiller mes omoplates.

Un homme attendait, assis sur un lit aux draps douteux, mais qui, tout de même, disposait de ce luxe, d’ordinaire réservé aux chambres du second. Je sus plus tard que celle-ci était réservée aux étrangers de passage, plutôt désargentée, mais juste assez riches pour s’offrir la « belle chambre du premier », tandis que les prix plus que prohibitifs des piaules du second demeuraient hors de portée de leur bourse.

Un étranger de passage a toujours besoin de distraction, c’est évident. C’est pourquoi Gregorio, tel était le nom du gargonier, n’avait pas hésité à faire appel à Emilio. Ce dernier posa chacune de ses mains sur une épaule la mienne et celle de Zeca.

– *Bom dia, Doutor*, salua-t-il, donnant, par une politesse toute commerciale, un titre éminemment respectueux à l’étranger. Tu vois celle-là ? C’est Zeca. Elle est bandante, hein ? Elle est à toi pour douze reales.

L’étranger, un homme encore jeune, l’air fatigué, déclina l’offre d’un geste.

– Dix ! Marchanda Emilio, l’air très professionnel.

– Non, pas question, dit l’étranger.

Emilio descendit jusqu’à cinq, obtenant toujours le même refus.

– Ou alors, tu préfères celui-là ? dit-il en me désignant, à ma grande terreur. Il est tout « vert » mais je te le laisse au même prix !

– Non ! répliqua l’étranger avec impatience.

– Tu ne veux pas dire... que tu me veux, moi ? demanda encore Emilio.

Cette fois, l’étranger s’emporta et nous vira carrément à coups de pied au cul. Il visait spécialement Emilio, qui à ma secrète satisfaction – peut-être aussi à celle de Zeca – ne put les esquiver tous.

– T’as de la chance ! fit-il en me jetant un regard mauvais. On est tombé sur un mec qui n’a pas de couilles !

Bien entendu, il ne pouvait lui venir à l’idée que c’était par pitié ou par générosité que l’inconnu avait refusé ses alléchantes propositions.

Pour se venger, Emilio me planta là sans la moindre nourriture, annonçant que je devais rester avec Zeca et qu’il nous retrouverait le lendemain. Je devinais cependant que la petite putain était là surtout pour me garder.

Elle fit tout cela avec zèle, partageant avec moi le sandwich qu’elle acheta au bar, entre deux passes, car pour elle, la journée n’était pas terminée. Elle me conduisit jusqu’à une sorte d’abri en tôle, devant une couverture trouée étendue à même le sol de terre battue

– Tiens, tu dormiras là cette nuit.

Je m’effondrai sur cette dure couche, vaincu par l’émotion et m’endormis malgré l’inconfort.

Elle revint plus tard, à la nuit tombée, me tirer de ce sommeil de brute

– Viens, il y a une place libre.

C’était dans l’une des chambres sans portes. Nous nous étendîmes tous deux sur le matelas. Elle m’obligea à me dévêtir complètement

– Viens, il faut tâcher de te dessaler.

Mais elle eut beau multiplier ses gestes avec un professionnalisme consommé, elle ne put m’arracher la moindre *réaction* – un autre mot s’impose ici. Elle dut même user de force, me talocher à plusieurs reprises pour me dissuader de fuir

– Tu ne veux tout de même pas que je déraille à ta place, si Emilio ne te trouve pas demain ? Et puis, je te préviens si tu n’arrives même pas à bander, il te laissera tomber et c’est là que tu auras faim !

– Je m’en fous ! Hurlai-je, pénétré de dégoût et de rancœur. Je foutraï le camp quand je voudrai et c’est pas une petite pute comme toi qui m’en empêchera !

La révolte jaillissait hors de moi. Zeca se contenta de soupirer

– C’est ça, on en reparlera demain. Dors donc, bébé... Oh ! Pardon, *Senhorzinho* !

FAUSSE LIBERTÉ

Le lendemain, Emilio vint nous tirer d'un sommeil lourd dès l'aurore. Ou plutôt, il parvint à me tirer de ce sommeil, mais il échoua avec Zeca la petite putain semblait totalement amorphe, plongée dans une inconscience totale, comparable à une sorte de coma puisqu'elle ne réagit même pas quand notre *Protector* lui piqua la plante du pied avec une épine.

– L'idiote ! Elle s'est encore saoulée à la coca !

C'eût été beaucoup demander à Emilio que d'éprouver de la pitié. Son regard, outre la colère, reflétait plutôt une frustration qu'il ne cherchait nullement à dissimuler. Visiblement, Zeca était la favorite qui lui servait à assouvir ses propres désirs. Je devais apprendre également plus tard que c'était lui qui lui fournissait la coca en guise de paiement de ses services, car elle lui remettait tout l'argent qu'elle gagnait. Non seulement elle était devenue « accro » à la coca, mais encore s'offrait-elle parfois de petits excès propres à la plonger dans cette léthargie proche du coma éthylique, à seule fin d'éviter d'être maltraitée ou possédée trop bestialement par un *Protector* déçu d'une mauvaise soirée.

En effet, Emilio était déçu et me le fit comprendre sans préambule

– Hier soir, je ne t'ai rien fait parce que tu n'es pas encore très solide sur tes jambes. Faut bien que je préserve ma marchandise ! Ce soir, Gregorio ne loge que des habitués, il n'y aura pas de boulot pour toi. Mais si tu ne fais pas mieux la prochaine fois, tu l'auras, ta trempe ! En attendant, tu vas m'aider à réveiller cette morue elle en a, elle, du boulot !

Comment aurait-il pu faire ? Comment aurais-je pu l'aider ? À ce moment-là, je me sentais terrifié devant le corps immobile de Zeca, qui se laissait secouer, talocher sans aucune réaction.

– Alors, tu m'aides, oui ?

– Je ne sais pas... J'ai peur...

– Ah ! C'est vrai ! T'as jamais rien vu !

Il me désignait une boîte métallique sortie de la musette qu'il portait en bandoulière. La boîte contenait un matériel qui me parut soudain familier une seringue et plusieurs aiguilles. Je saisis tout à coup la seringue, puis mes mains cherchèrent toutes seules quelque chose que mon esprit n'avait, semblait-il, pas encore saisi.

– Tiens ! Voilà le flacon !

Emilio me tendait une petite fiole remplie d'un liquide incolore. Aujourd'hui encore, je ne sais pas de quoi est composé cet antidote, fabriqué essentiellement dans les labos clandestins ou ce qui en tient lieu dans les favelas. En tout cas, ce liquide est souverain quand il s'agit de ranimer un toxico qui a abusé de sa propre marchandise ou des doses personnelles qu'il reçoit en guise de guelte. Cependant, ce jour-là, je découvris que mes mains savaient manier une seringue, la remplir, l'utiliser pour faire une piqûre, avec toutes les précautions d'usage

– Tu as de l'alcool ?

Emilio me regarda durement je lui avais parlé pratiquement d'égal à égal, en posant une question qui pouvait passer pour un ordre. Vu l'urgence du moment, il ne s'en formalisa pas, remettant sans doute à plus tard la raclée que nécessitait mon insolence à son égard. Il tira de sa musette une flasque de *pinga*, fabriquée elle aussi dans quelque « atelier » du bidonville. Je réclamai un morceau de coton. Il me considéra comme un arriéré mental

– Tu veux la démaquiller ou quoi ?

Non, pauvre crétin, je voulais seulement respecter les règles d'hygiène que connaissaient déjà mes mains – ou qu'elles redécouvraient à cette occasion. Je dus me contenter de désinfecter l'aiguille et la saignée du coude de Zeca en y appliquant l'alcool frelaté avec mes doigts douteux. Puis, je fis l'injection. Son effet fut quasi immédiat cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que déjà Zeca ouvrait les yeux et se dressait sur son séant. Emilio la remit sur pied sans douceur

– Recommence et je supprime ta dose ! Gronda-t-il. Tu as intérêt à travailler dur, aujourd'hui, si tu veux que j'oublie ça !

À ce moment-là, j'avais encore la seringue en main. Je n'avais pas injecté tout son contenu Emilio m'en avait empêché, connaissant mieux que moi le dosage de l'antidote et me faisant comprendre que j'en avais trop empli la seringue. En voyant le *Protector* malmener ainsi la malheureuse gamine, j'éprouvai une envie irrésistible celle de planter l'aiguille directement dans le cou de ce jeune esclavagiste. Je sais aujourd'hui que, si je l'avais fait, je l'aurais tué net, car cette étrange drogue serait arrivée immédiatement à son cerveau. Mais Emilio possédait des yeux dans le dos il se retourna et intercepta mon poignet. La pression qu'il y exerça me fit lâcher la seringue, qu'il récupéra adroitement.

– C'est vrai que tu es un *Senhorzinho* ! Tu en connais, des choses ! Je parie que tu as fait partie de ces mecs en uniforme qui sortent encadrés de curés !

Je ne compris pas, à ce moment, de quoi il voulait parler. Mais j'avais une certitude je savais donner les premiers soins à un malade ou à un blessé. Dès ce jour naquit cette certitude qui ne devait plus jamais m'abandonner j'étais un enfant perdu, né dans une famille sinon aisée, du moins normale par rapport aux ménages connus dans la favela. Je ne sais toujours pas si cette certitude est fondée ou non. Je ne sais rien. Je n'ai maintenant guère plus de repères que je n'en possédais à cette triste époque de ma vie. Mais, dès ce matin-là, je me sentis mieux armé contre le monde hostile qui ne m'adoptait qu'en fonction de ce que je pouvais lui rapporter.

Je me promenai toute la journée en toute liberté - ce que je crus naïvement jusqu'au coucher du soleil.

Il fallait que je marche, que je marche sans trêve, en respirant très fort pour essayer d'apaiser le torrent de rage impuissante qui menaçait de submerger ma raison. Emilio était le plus fort. Si j'avais tenté de résister à sa poigne, il m'aurait assommé sur place d'une seule main. Pourtant, comme j'aurais voulu me jeter sur lui comme un jaguar pour le châtier, lui faire expier sa brutalité envers Zeca ! Certes, elle-même ne s'était pas montrée très tendre vis-à-vis de moi, à moins d'appeler « tendresse » ses tentatives pour éveiller ma libido. Déjà, je devinais confusément que ce ne serait pas ainsi qu'elle y parviendrait j'avais déjà très envie de prendre sa défense, en dépit de tout ce qui pouvait nous séparer, ce qui pouvait passer pour un premier gage d'affection - à moins que ma réaction ne fût due qu'à ma haine grandissante contre Emilio ? Je ne le savais pas. Je ne le sais toujours pas aujourd'hui.

En tout cas, ma colère n'était pas feinte. Elle me faisait oublier le trouble profond qu'avait causé en moi la redécouverte de mon savoir en matière de secourisme. Oublier ? Voire sans que j'en aie conscience, mes pas me dirigeaient vers la ville basse, ce qui, à Rio de Janeiro, correspond aux quartiers les plus élégants, puisque les favelas sont perchées sur le *morro*. Une nouvelle réaction, un nouveau réflexe de *Senhorzinho*, de petit Monsieur, de gosse de riches, paumé.

Mes jambes me trahirent au bas de la colline ma nuit n'avait guère été reposante pour un enfant tout à fait inhabitué aux rigueurs d'une existence misérable. Flageolant sur mes abattis, j'allai tomber littérale-

ment sur le banc d'un arrêt de bus, bousculant une grosse dame à la mise bourgeoise, qui protesta

– Dis donc, le *moleque*⁶, tu pourrais faire attention !

– Ne vous en faites pas, Senhora, un *moleque* de la favela n'a aucun respect pour personne. Mais il ne vous importunera pas davantage je le tiens à l'œil !

Celui qui venait de parler ainsi était un homme grand et mince, vêtu d'un complet léger de teinte beige. Je ne compris que plusieurs heures plus tard à quoi lui servait de porter une veste par une telle chaleur il dissimulait ainsi son pistolet de service, ce flic apparemment en vadrouille, mais, en réalité, préposé à ma surveillance. Pour le moment, je considérais le terme de *moleque* dont ces inconnus m'avaient traité comme une insulte. J'eus soudain conscience de mes vêtements de loqueteux et en éprouvai tant de honte que je m'enfuis tout à coup, sans attendre davantage le *lotação* qui, pourtant, était sur le point d'arriver.

La fatigue me rattrapa quelques centaines de mètres plus loin. En outre, je sentais une telle impression de vide au creux de mon ventre que je faillis m'évanouir. Je m'assis sur le trottoir, le dos appuyé aux montants de bois de l'étal d'un marchand de fruits et légumes. Mon malaise eut à peine le temps de se dissiper une poigne plus vigoureuse encore que celle d'Emilio me saisit le bras et me releva. Le marchand qui m'avait si brutalement rendu la conscience des choses d'ici-bas se mit à me secouer sans mesurer sa force

– Que fais-tu là, saleté de *moleque* ? Tu voulais me voler, hein ? Pas trop habile pour un petit voyou des rues, hein ?

Il m'accabla de noms d'oiseaux de plus en plus triviaux, puis m'envoya m'affaler sur le trottoir d'une secousse plus rude que les précédentes. Complètement étourdi, je faillis une fois de plus perdre connaissance avant de recevoir une gifle d'eau en plein visage. Ranimé et rafraîchi, je ne distinguai qu'une silhouette qui se faufilait rapidement entre la maison du marchand et sa voisine. Le commerçant me releva, me soutint jusqu'à son étal et... me présenta un panier d'oranges

– Tiens, prends ! me dit-il d'une voix rogue.

Voilà qu'il m'offrait ses précieux fruits après m'avoir tant rudoyé ! Avait-il des remords ? Encore une chose que je ne devais pas comprendre totalement dans l'immédiat. J'avais subitement trop faim, trop soif pour penser à autre chose. Je saisis une orange dans chaque main et

6 Voyou.

m'éloignai rapidement pour aller m'asseoir derechef sur le trottoir et manger commodément cette provende inespérée.

Cinq minutes plus tard, les deux mains poissées, la bouche et le menton dégoulinant du jus de ce petit-déjeuner frugal au premier sens du terme, je me sentis prêt à tenter une nouvelle expérience.

Quelque chose d'indéfinissable s'était emparé de moi. Je sais maintenant qu'il s'agit de cet instinct si particulier de survie qui empêche les indigènes des favelas de trépasser de mille morts chaque jour qu'*Exu*⁷ leur offre. Je me levai et retournai crânement vers l'étal de mon généreux marchand de fruits. Mes yeux y avaient remarqué quelques petits paniers d'osier chargés de *jaboticabas*⁸. Cette épicerie n'avait rien d'une de ces *biroscas*⁹ qui naissent et disparaissent à volonté dans presque toutes les venelles de *la Rocinha*. Lorsque le commerçant me vit, il fronça tout juste les sourcils. D'un index impérieux, je lui montrai les petits paniers. Il s'effaça pour m'en laisser prendre un. J'exigeai aussi quatre bananes bien mûres. Il me les donna. Puis, après avoir jeté un bref coup d'œil à gauche et à droite, il me saisit au collet et gronda

– N'en fais tout de même pas trop, morveux ! Pour l'instant, c'est Emilio qui gagne, mais il ne sera pas toujours le roi ici !

Je m'éloignai dès qu'il me lâcha. Tout en savourant ces fruits de resquille, je m'interrogeai mon *Protector* était donc connu jusqu'ici ? Surveillait-il certains marchands comme celui-là ? Peut-être était-il lié à eux par quelques opérations de racket ? Si oui, je devenais son obligé, du moins pour ce jour-là.

Curieusement, après être arrivé à cette peu glorieuse conclusion, je ne ressentis aucune honte. En vérité, comme j'ai été maintes fois à même de m'en rendre compte, il ne m'avait pas fallu bien longtemps pour être contaminé par ce virus particulier qui caractérise les favelas !

Je m'en donnai la preuve en concevant tout à coup un projet hardi.

Je passais à ce moment dans une rue plus élégante que celle où habitait le marchand que j'avais moi-même *racketté* – il n'y a pas d'autre mot – et, l'estomac bien calé, ma soif étanchée au jus des fruits savoureux dont je m'étais gavé, je commençai à remarquer les regards des passants. À cette époque de mon enfance aventureuse, que je peux dater du milieu des années 60, les élégants portaient des vêtements légers, clairs, amples

⁷ Le diable (expression employée dans la magie noire brésilienne).

⁸ Baies semblables au cassis.

⁹ Épicerie pauvre où l'on vend surtout de l'alcool.

et vivement colorés. C'était même une caractéristique des Cariocas¹⁰ d'aimer l'élégance quelque peu bariolée. Alors, que pouvaient-ils penser de mon intrusion dans leur quartier chic, ces pékins ? Leurs yeux disaient ce que leurs bouches ne se souciaient pas de proférer encore un sale voyou des bidonvilles ! Il n'aurait pas pu rester chez lui, dans son univers de crasse et de vice, au lieu de venir polluer le nôtre par sa présence ? Et il ne demande rien, ne mendie pas, ne vend rien, ne se propose pas pour cirer les chaussures, porter les paquets des dames, courir chercher un taxi... Ça ne peut donc être qu'un petit voleur, un pickpocket, voire quelqu'un de plus dangereux, tout jeune qu'il est. De toute façon, à cet âge-là, ils ont tous le vice dans la peau, ces mioches de la sous-humanité des favelas. Quand la police nous débarrassera-t-elle enfin de cette engeance ?

Cependant, toutes ces peu flatteuses réflexions demeuraient au stade du style indirect libre, car personne, je le répète, ne se donnait la peine de m'apostropher à haute voix. En traversant une rue, je reçus une nouvelle preuve du mépris ambiant une voiture fonça vers moi et *je l'évitai* de justesse. Je dis bien *je l'évitai*, car son chauffeur ne donna ni un coup de volant ni un coup de frein. À Rio, les automobilistes ne s'arrêtent sous aucun prétexte. C'est encore valable aujourd'hui. Celui-là m'eût écrasé sans vergogne, quitte à déplorer plus tard la bosse que la collision aurait causée à la carrosserie de son véhicule.

C'est après avoir réussi sans dommages cette traversée suicidaire que je conçus mon projet.

Je m'étais arrêté devant la vitrine d'un magasin de vêtements. Elle me renvoyait le reflet d'un gamin *dépenaillé*. J'eus honte tout à coup de mon apparence de traîne-savates et résolu d'y apporter de radicales modifications.

Si je pouvais me souvenir de cette date précise, je la noterais dans mes mémoires comme jour anniversaire de ma première révolte contre la « protection » d'Emilio Sorinhos. Je voulais jeter aux ordures les loques qu'il m'avait imposées et porter ce que je serais capable de dérober quelque part, avec de la chance...

Dérober ! Encore le virus des favelas. Néanmoins, je n'avais toujours pas perdu mes réflexes de *Senhorzinho* : échanger des loques contre des vêtements propres et sans déchirures en était une preuve. Tout à l'heure, j'avais traversé la rue sur un passage clouté – ce dont le conducteur fou

¹⁰ Habitants de Rio de Janeiro.

n'avait tenu aucun compte – après avoir jeté ma corbeille de *jaboticabas* dans une poubelle publique. Gestes d'une personne propre et bien élevée. Autres preuves, autres indications d'une condition passée dont j'avais perdu le souvenir – mais on ne peut être et avoir été.

Je me dirigeai donc vers une zone pavillonnaire. Envoyée, ma précédente fatigue due à ma nuit inconfortable ! Quelques fruits savoureux en avaient eu raison. Ma démarche se fit néanmoins plus lente, mon allure générale plus dégagée. Je ne voulais pas donner l'impression d'être venu pour voler – mais quel autre sentiment pouvais-je inspirer aux passants ? Voilà une nouvelle preuve de ma contamination par les vices du bidonville. Pourtant, je savais sans comprendre comment qu'à cette heure, les badauds seraient rares dans ce quartier – un autre rappel de ma mémoire d'égaré, issu, si j'ose dire, d'un autre monde.

Cette maison n'avait guère belle apparence. En fait, elle était toute simple, propre, moins pimpante que certaines de ses voisines. Donc, elle serait moins bien surveillée, sans doute... Un petit chemin de terre bordait son muret d'enceinte, très aisé à franchir... Ceci fait, je m'approchai sans trop prendre de précautions des cordes à linge pendues dans le jardin, sur lesquelles une récente lessive commençait tout juste à sécher draps, serviettes, vêtements laissaient encore tomber des gouttes d'eau. La ménagère qui les avait étendus pouvait donc survenir à tout moment, me surprendre et hurler au voleur. Tant pis j'avais déjà jeté mon dévolu sur un tee-shirt d'un blanc immaculé et une salopette en jean bleue. En quelques gestes fébriles, j'arrachai mon vêtement de dessus, enfilai le tee-shirt mouillé sur mon dos en sueur – ce qui créa un contraste plutôt fâcheux – et la salopette par-dessus ma culotte de toile qui, désormais, me tiendrait lieu de sous-vêtement, en attendant mieux.

Je me retrouvai hors de la propriété moins d'une minute après y avoir pénétré. Pas un instant je n'avais envisagé les risques de mon larcin. Pas une seconde je n'eus l'idée de mettre la plus grande distance possible entre moi et le lieu de mon premier vol. Je n'étais encore qu'un amateur parfaitement naïf, veinard comme beaucoup de pieds tendres qui n'en sont qu'à leur coup d'essai.

Au moment où je tape ces lignes sur mon clavier d'ordinateur, je reçois parfois la visite de jeunes cambrioleurs qui me prennent pour un *fourgue* et ne comprennent pas pourquoi je refuse leur marchandise. J'ai

parmi eux la réputation d'un gars pas tout à fait normal, mais *réglo* jamais je n'en ai dénoncé aucun, jamais je n'ai enjoint à un seul de ces petits *moleques* de rapporter leurs larcins à leurs légitimes propriétaires. Un bienfaiteur ecclésiastique français, dont la renommée est désormais mondiale, a dit un jour que ceux qui ont volé par nécessité, pour soulager quelque peu leur dénuement, seront jugés moins sévèrement par le Tout-Puissant que les croyants pourvus du nécessaire, voire du superflu et qui ne se sont guère souciés de partage. Aujourd'hui encore, je crois fermement qu'il a raison.

Mais j'en reviens à mon larcin de ce jour-là. Tout fier d'avoir adopté une nouvelle garde-robe et pour pas cher, ma foi, je commençai à me pavaner dans le quartier. Fallait-il que je sois idiot, selon la logique de mon milieu d'adoption, pour prendre de tels risques. Ce fut, sans aucun doute, ce qui poussa les espions de mon *Protector* à réagir.

J'avais à peine fait cent pas qu'une voiture freinait à ma hauteur. Une voiture volée, bien sûr, dont la vente, sitôt cette intervention d'urgence terminée, irait arrondir le budget de la bande très organisée à laquelle appartenait Emilio, sans que j'en sache encore rien... Quelle intervention d'urgence ? Mais mon rapatriement à *la Rocinha*, bien entendu.

Le bras qui m'avait attrapé par la portière ouverte n'était pas tendre, pas plus que le pied qui écrasa l'accélérateur la seconde qui suivit mon introduction forcée dans le véhicule. Faveur insigne, ils étaient deux pour s'occuper de ma modeste personne. Un chauffeur qui se mit à conduire à la mode carioca, sitôt le paquet vivant embarqué, et un valet de pied qui ne brillait pas par sa patience tout juste m'accorda-t-il trois minutes de résistance, de cris et de ruades inutiles. Son poing, lancé comme un piston, cogna mon menton et m'expédia illico dans les limbes, celles-là mêmes qui avaient précédé mon entrée dans l'univers du *morro*.

Cette fois, par contre, non seulement je n'en perdis pas la mémoire, mais jamais je ne pus oublier un pareil marron hors saison !

L'INNOCENT IMPOSTEUR

J'en fus quitte pour me réveiller une fois de plus dans le lit des victimes du *Protector*, dans l'espèce d'infirmierie – ou centre de « réparation » provisoire – tenue par Mãe Neña.

– Que *Iâ*¹¹ te protège, pauvre petit *Senhorzinho* !

J'entendis une reprise de ce souhait, le plus pieux qu'une Noire ou une *zamba* puisse proférer une voix gouailleuse l'avait répété sur un ton de cruelle ironie. Ayant tout à fait repris mes sens, je n'eus pas besoin de me retourner sur ma couche. D'ailleurs, ma tête était encore douloureuse et je préférerais éviter tout mouvement inutile.

– Ne t'inquiète pas j'irai en toucher deux mots au *pãe do santo*¹² !

Je réprimai à peine un frémissement de surprise c'était ma propre voix qui avait jeté cette réplique cinglante. Outre son intonation, mal maîtrisée du fait que ma mâchoire me semblait avoir triplé de volume, ce fut cette intention, véritable réflexe, qui me stupéfia Emilio Sorinhos, mon *Protector* attitré depuis qu'il s'était lui-même arrogé cette prérogative, donc mon maître au *morro*, avait encaissé cette réponse automatique à son sarcasme. D'après l'attitude des autres présents, il ne restait sans doute plus au ciel qu'à tomber sur ma tête.

Emilio ne fit qu'un pas, me considérant tandis que je me relevais lentement, posément, puis me laissa le regarder, sans haine, sans forfanterie, sans moquerie non plus, mais droit dans les yeux. À ce moment, la crainte ne me semblait plus faire partie de moi-même. Je n'avais même pas consenti à ce qu'elle s'assît auprès de moi, sur cette couche misérable, dans cette cahute aux murs publicitaires.

Dès cet instant, il avait perdu la partie. Tout le monde le sut immédiatement – sauf moi.

Ce serait pour plus tard.

Pas trop tard.

D'un mouvement des lèvres, il fit passer son cigarillo éteint du côté gauche de sa bouche au côté droit, laissant ensuite tomber

– Si t'es de bon poil, tant mieux t'as pas fini de rigoler !

¹¹ Déesse de la religion fétichiste noire. Elle symbolise la déesse des eaux, car elle fut importée au Brésil par les esclaves venus d'Afrique en Amérique par bateau.

¹² Sorcier, fétichiste et jeteur de sorts, dans la religion afro-brésilienne.

Aussi posément que je m'étais assis sur ma couche, il ralluma cette espèce de petit sarment noirâtre, en tira quelques bouffées, me souffla la puante fumée au visage et sortit de la cahute.

Cela voulait dire que tout le monde, sauf Mãe Neña, devait le suivre. Je fus seul à feindre de l'ignorer. Un grand mulâtre me l'apprit en m'enfonçant son genou dans le côté gauche. Je laissai sa poigne plus que vigoureuse me saisir au collet et me propulser dehors c'était une façon comme une autre de m'épargner quelques efforts que je jugeais superflus.

Je viens de parler des « autres ». Je cite ainsi les garçons qui allaient partager mon sort durant plusieurs années, qui constituèrent toute mon adolescence, ainsi que tout ou partie de la leur, selon leurs âges, qui variaient de 12 à 18 ans ou à peu près.

Quoi que l'on puisse penser d'eux, ils furent mes compagnons. Parler d'amis serait ignorer la vérité du *morro* en même temps que ses lois. Cependant, on peut tout de même dire cela par comparaison avec le reste du monde.

Je ne donnerai pas leurs vrais noms aujourd'hui encore, la police leur mettrait le grappin dessus si jamais je me rendais coupable de la moindre indiscretion. Dans ce pays, on fait souvent payer aux enfants les crimes des hommes, même quand ils ont grandi. En outre, certains n'avaient que des sobriquets, bien plus pratiques que des identités officielles, selon la loi du milieu.

Il y avait donc la Fouine, notre benjamin à tous, petit-fils de Mãe Neña et qui servait d'agent de renseignements à toute la favela. Ce rôle lui plaisait et son aïeule n'y pouvait rien l'autorité même eût semblé un encouragement à ce gamin serpentine tant il était maigre. Il était le seul à ne jamais renverser dans les ruelles, de jour comme de nuit, les petites mulâtresses qui musardaient là, baguenaudant en petites robes si légères qu'une brise marine aurait suffi à les leur ôter la Fouine était une tapette, ayant un autre adolescent fluet Miel de Fleurs, pour amant. Ils s'aimaient toujours en cachette d'Emilio, qui n'eût supporté de petites tantouzes qu'en fonction du produit de leurs larcins... ou de leurs passes !

Je me rappelle encore Jamiro et Rogerio, dont je n'ai jamais su s'ils étaient amis, frères ou cousins. Sans être pédés, quant à eux, ils faisaient tout ensemble, même l'amour - c'est-à-dire qu'ils partageaient ou se refilaient leurs maîtresses. Un détail à préciser Zeca, que je n'avais pas encore revue, ne faisait pas partie de cette bande ou plutôt de ce noyau dur.

Demeure avant tout dans ma mémoire - je dirai pourquoi plus tard - Rui, que tout le monde appelait *Tatou*, sans doute à cause de la carapace d'angelot dont il aimait à se parer. Personne ne savait si elle était vraie ou fausse, tant elle paraissait naturelle, surtout aux yeux des *Senhoras*, dont il captait les attendrissements tout en farfouillant dans leurs sacs de sa menotte experte.

Emilio avait le souci de la bienséance, semblait-il, puisqu'il ne négligea pas de « faire les présentations ». L'expression mérite quelques éclaircissements chacun des plus éminents membres de cette bande reçut du *Protector* l'autorisation de me jauger, de me mesurer, de me reluquer, bref, de me soumettre à l'épreuve qu'il souhaitait. Certaines, comme la savate, c'est-à-dire le combat, étant réservées au chef, l'expérience ne fut pas trop douloureuse pour moi. Rogerio, le grand mulâtre qui m'avait propulsé tout à l'heure dans la cour des grands, avait déjà lié connaissance avec moi il se contenta d'une bourrade et son compagnon Jamiro, d'un regard vaguement méprisant.

Tatou m'accueillit d'un sourire mi-complice mi-sceptique visiblement, il attendait de constater mes aptitudes dans l'action même.

En vérité, celui que j'intéressais le plus, c'était la Fouine. Né dans la rue de père inconnu et de mère trop connue, venu de Bahia dont une célèbre bande de jeunes voyous *les Capitaines des Sables*, l'avait chassé à cause de ses mœurs particulières, il avait retrouvé à Rio ses plus bas instincts. Dès le premier regard, je compris que je l'inspirais il s'était littéralement mis à baver de concupiscence en me considérant de ce *regard baiseur* dont il gratifiait toute nouvelle conquête. Il faut dire que tout garçon qu'il regardait ainsi devenait, dans son esprit obscène, une conquête potentielle. Je dus subir, en m'efforçant de ne pas rendre tripes et boyaux, ses explorations tactiles et buccales, pour lesquelles le *Protector* lui accorda cinq minutes bien comptées. Ce fut lui qui nous sépara brutalement, alors que la répulsion allait me pousser à asséner un violent coup de poing sur le mufler avide de ce pervers en plein exercice, violant ainsi gravement la loi du *morro*. Mais Emilio avait besoin de tout son monde il n'y aurait pas d'exécution publique aujourd'hui, même pour l'exemple ; pour cela, cependant, il fallait éviter toute bagarre.

La Fouine imprima sur son visage l'affreux masque du vice frustré, qui pouvait passer aussi pour une promesse de rendez-vous obligatoire. *On était de revue*, ainsi que le confirma le regard - de haine, celui-là - que me lança Miel de Fleurs l'amant officiel n'acceptait pas facilement les infidélités !

— *Senhorzinho* avec Tatou, à Botafogo !

Emilio avait ainsi, brièvement, composé notre binôme et lui avait assigné son lieu de travail pour la journée.

Botafogo est une de ces plages riches comme il en existe tant à Rio, bien que la plupart restent ignorées des touristes étrangers, car Copacabana et Ipanema leur font pour ainsi dire trop d'ombre. Pourtant, ceux qui jugent notre pays d'après son *Pão de Açúcar*¹³ devraient connaître cette anse qui offre la meilleure vue sur le sphinx rocheux. Les pékins de Rio, quant à eux, la connaissent en tant que parc à bateaux, du fait que le Yacht Club s'y est implanté. Un véritable nid à fric, rempli de palaces flottants de toutes tailles, où la jeunesse paumée du *morro* faisait partie, sinon du paysage, du moins des traditions. Il me restait à en apprendre la véritable teneur.

Mais, pour l'heure, le premier *lotação* venu nous déposa, tout cahotant et brinquebalant, au centre ville. Tatou était mon guide et mon initiateur, ainsi qu'on l'aura aisément deviné. Je me dirigeais déjà vers l'arrêt des bus desservant le quartier de Botafogo quand l'angelot me tira par le bras

– Où tu vas, crétin ?

– Tu vois pas ?

– C'est toi qui ne vois rien. Tu espérais vraiment monter dans un bus de richards ? Dis donc, t'as vu tes fringues ?

– Qu'est-ce qu'elles ont, mes fringues ?

Tatou négligea de me répondre autrement que par un regard de franche commisération. Il m'entraîna vers un entrepôt de ferrailleur, qu'il traversa pour s'engager dans un labyrinthe d'épaves de véhicules de toutes marques. Il parut y retrouver avec une aisance déconcertante un chemin pourtant tortueux, qui nous mena jusqu'à une cahute qui valait bien celles du *morro*. Je fus à peine surpris d'en voir sortir un guenilleux entre deux âges qui, de toute évidence, exhibait le sang indien coulant dans ses veines au moyen des invraisemblables tatouages dont son torse, ses bras et même son visage étaient couverts – hormis une vague culotte de toile déchirée en dessous des genoux, ils constituaient ses uniques vêtements.

– *Bom dia*¹⁴, Cuartillo ! dit poliment Tatou.

Cuartillo ne daigna répondre que par un bref grognement. Sans la pratiquer lui-même, il paraissait apprécier l'urbanité. Tout en le tutoyant, Tatou lui témoignait un respect qui n'avait rien d'ironique. Sans

¹³ « Le Pain de Sucre », célèbre rocher en forme de sphinx qui domine la baie de Rio de Janeiro.

¹⁴ « Bonjour ».

doute valait-il mieux l'imiter. C'est ce que je m'empressai de faire, instruit par l'exemple de mon petit guide, même sans avoir remarqué immédiatement le long poignard qui, glissé dans une gaine, pendait à la ceinture de l'Indien et portait, accroché au manche, trois franges de cuir noir. Je savais déjà ce qu'elles signifiaient leur porteur avait, comme le *Protector*, au moins trois morts sur la conscience...

Distrait par le bric-à-brac entassé pêle-mêle autour de la cahute, je n'avais pas écouté ce que Tatou avait dit à Cuartillo, bien que je fusse l'objet de ces instructions, ainsi transmises du *Protector* à l'Indien - ce qui prouve jusqu'à quel point le pouvoir d'Emilio était grand, puisqu'il s'imposait également à un tueur... Mais je fus brutalement tiré de mes pensées par la poigne irrésistible de Cuartillo, plus puissante encore que celle de Rogerio et qui, d'une seule traction, m'avait empoigné le bras pour m'attirer à l'intérieur de la cahute.

Le temps que mes yeux s'habituent à l'obscurité du lieu et j'avais été dépouillé de mes vêtements, culotte comprise, car Cuartillo l'avait considérée avec réprobation. Impossible de me défendre les gestes de l'Indien étaient si vifs, si précis qu'ils m'avaient dénudé en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire. Ainsi réduit à l'état de ver exhibitionniste, je n'eus même pas le temps de placer mes mains en feuilles de vigne devant mon sexe que je recevais déjà sur les bras de nouvelles frusques, avec des sous-vêtements de coton blanc. Je revêtis donc par dessus, sans comprendre quoique sans déplaisir, une chemisette blanche, un short bleu marine et des socquettes également blanches. Mes espadrilles furent également remplacées par d'élégantes chaussures basses à ma pointure, toutes luisantes de cirage. Puis, je fus invité d'un geste à me retourner pour m'admirer dans une psyché qui avait dû, avant d'échouer dans cet endroit sordide, orner la chambre de quelque *Senhora* de la haute société. Je ne me reconnus pas j'étais réellement devenu un *Senhorzinho*, pareil à ces fils de *granfinos*¹⁵ qui fréquentent les écoles privées les plus réputées de Rio. Remarquant que la poche de ma chemisette s'ornait un écusson, je parvins à lire à l'envers *Instituto Sao Matias*.

— Ça alors ! Emilio veut m'envoyer dans une de ces écoles pour *grafinos*¹⁶, et la meilleure encore ! Qu'est-ce qui lui prend ?

Le visage de Tatou qui, jusqu'alors, s'amusait beaucoup de mon déguisement se rembrunit. Dans son regard, je lus à la fois la réprobation

¹⁵ Représentants de la haute société brésilienne.

¹⁶ Snobs.